

## CONTRIBUTI

FRANÇOIS FEJTŐ

### LA CONSCIENCE DU POETE: ATTILA JÓZSEF \*

Un des plus grands poètes hongrois, de la génération précédent la notre, — celle des années 20-30 — Dezső Kosztolányi qu'Attila József a beaucoup aimé et dont il était beaucoup apprécié, écrivait lors de la mort de l'un de ses amis:

«Il fut mon ami. Je ne le connaissais pas».

Dans un certain sens, je pourrais dire la même chose au sujet d'Attila qui fut un des hommes que j'ai le plus aimés, que j'ai connu en 1930 quand il avait 25 ans et moi 21 et que j'ai vu par la suite presque sans interruption jusqu'à son suicide en décembre 1937.

Voisins, dans une banlieue pauvre de Budapest, nous avons passé de longues heures ensemble, quasi quotidiennement, chez moi, chez lui, au café, en promenade de jour et de nuit et nous avons énormément discuté art, esthétique, littérature (tous les deux lisions beaucoup), politique, femmes: enfin, de tout. J'ai eu la primeur de dizaines de ses poèmes et parfois il écoutait mes conseils. Et pourtant, devant sa tombe au bord du Balaton en jetant des mottes de terre sur son cercueil en bois léger, j'ai eu l'impression que je l'ai mal connu et cela, bien qu'au cours des dernières années de sa vie, le fait de diriger ensemble une revue littéraire et critique, *Szép Szó*, a rendu nos liens encore plus étroits. Je ne le connaissais pas. Ce n'est pas que son génie m'ait échappé. J'ai été un des premiers de le reconnaître, et sauf erreur, le premier à le dire, alors qu'il était quasi méconnu encore du grand public. J'ai annoncé, de manière qui sonnait comme une provocation à de nombreux confrères qu'Attila József est de loin le plus grand poète de la génération d'après-guerre. Ce qui m'a échappé, c'était la gravité de sa maladie, dont il avait souffert très tôt, ses angoisses atroces qu'il m'a dissimulées, encore que je l'aie plus d'une fois trouvé sur son lit déprimé, amorphe et que j'ai su qu'il éprouvait le besoin de se faire psychanalyser. Mais si souvent je l'ai vu gai, enfantinement enjoué, enthousiaste, optimiste, sur de lui, fier de ses muscles durs, de ses succès féminins, réels ou imaginaires, que j'ai eu tendance à considérer ces crises, soit comme l'expression d'un tempérament cyclotimique ou maniaco-

(\*) Conferenza tenuta all'Accademia d'Ungberia in Roma in occasione della presentazione del volume A. József, *La Coscienza del poeta*, a cura di Beatrix Tóttössy, Roma, Lucarini, 1988.

dépressif ressemblant un peu au mien, soit et surtout comme en quelque sorte la rançon de ses fréquents états d'extase et de créativité. Certes, beaucoup désespérés de ses vers récités parfois, comme pour donner le change, sur un ton cyniquement joyeux, — comme dans le célèbre «Je n'ai ni père ni mère», dont la conclusion nihiliste lui a valu d'être expulsé de l'Université, auraient dû m'alerter. Mais ses poèmes noirs alternaient avec des poésies tendres, ensoleillées, pleines de nostalgie d'une vie calme et heureuse. Ce qui m'a fait écrire dans ma première grande étude sur sa poésie que (bien que sa solidarité jamais reniée avec les déshérités dont il était issu et qui l'attirait vers le populisme<sup>1</sup>, puis le communisme, avant qu'il ait adhéré à la social-démocratie, — cette solidarité a fait de lui un poète militant, — je crois avoir eu raison en voyant en lui à la fois un poète porté vers l'idyllique et un poète doctus dans le sens d'une réflexion, d'une interrogation constante sur son inspiration, sur le sens de son art, de l'art en général. Il était au fond un tempérament spontané quasi naïf, un éternel enfant qui ne cessait d'en appeler à la mère. Mais il a projeté ses rêves de tendresse aux objets du monde, aux phénomènes de la nature, aux nuages, aux fourmis, par le tout petit au très grand, à travers le microcosme au macrocosme.

La rigueur avec laquelle il communiquait ses sentiments les plus intimes, a fait de sa poésie, une poésie de vérité. Il ne tolérait ni chez lui ni chez d'autres poètes, le moindre sacrifice de vérité à l'hôtel de considérations formelles. Le vers était fait pour dire sans ambage ce qu'il constatait sur lui-même. Et ce n'était pas une constatation subjective, mais toujours inséparable de sa dimension sociale. J'ai besoin de toi, écrivait-il dans un de ses beaux poèmes d'amour comme les paysans ont besoin d'électricité, de maisons en pierre et de pluie. Et au-delà du social il s'identifiait au mouvement de l'Univers.

On peut savoir gré à Beatrice de Töttösy de nous donner dans son recueil un aperçu non pas tant de la poésie, mais de la pensée esthétique d'Attila, de son évolution idéologique, et aussi des poignantes notes écrites durant sa cure analytique et qui apparaissent comme la matière première encore incontrôlée dont il a bâti l'édifice de son art.

Je dois souligner que par divers aspects de son art toujours réfléchi, Attila reste pour moi l'homologue poétique de ce que représentait Béla Bartók qui l'aimait beaucoup, pour la musique hongroise et universelle. Comme Bartók, Attila est parti de ce qui dans le chant folklorique, traditionnel en voie de disparition était le plus archaïque, le plus authentiquement et incommunicablement

<sup>1</sup> Sur la participation d'Attila József aux activités de la BMT (Société Miklós Bartha) Cfr. S. Sebestyén, *A Bartha Miklós Társaság (1925-1933)*, Budapest, 1981; F. Fejtő, *Mémoires de Budapest à Paris*, Paris, 1988.

magyar pour y prendre son envol vers des altitudes métaphysiques et universelles. Puis pour les deux hommes art, recherche et politique étaient inséparables.

Dans un de ses écrits théoriques de jeunesse, influencés par le marxisme, Attila a défini l'art comme un travail productif entre autres qui, par son caractère individuel, s'apparente le plus au petit artisanat. Et ce goût artisanal, le goût du travail bien fait, propre, qui se reflétait aussi dans son écriture soignée, — la responsabilité pour l'utilisation économe, sobre, sans fioritures de la matière, — des mots que l'inspiration mettait à sa disposition, était une des principales caractéristiques de l'esthétique du poète, et de l'homme Attila József. Certes, l'artisanat, écrivait-il, a décliné avec le capitalisme. Mais la production artistique a conservé sa signification originelle même sous le capitalisme. Tout au plus, ajoutait-il, l'artiste s'est approché d'un nouveau type d'artisan qui satisfait les besoins de la société moderne: l'inventeur, le savant créateur. Dans un de ses poèmes de jeunesse (1925) il se comparait à un forgeron qui invente des fleurs. Dans un autre (1926) il se comparait à un fabricant de clochettes. «S'il n'en existait pas, je les inventerais», dit-il. «Si d'autres exploitaient mes inventions, ajoutait-il, tant pis. De toute manière cela vaut la peine de travailler avec conscience avec cette exactitude avec laquelle les étoiles parcourent le ciel».

En effet, Attila s'est servi de son moyen de production, sa matière première, la langue, qui lui a été fournie par la société, pour la réinventer, pour créer une langue à lui, qui n'était ni prolétarienne, ni bourgeoise, mais inimitablement Attila. Après avoir fait son apprentissage en passant, lors de ses brefs séjours à Paris et à Vienne, des ateliers du Nouvel Esprit de Sephor, du *Ma* de Kassák, des différentisme avant-gardistes, il a vite trouvé son propre style, la modernité forgée à partir du folklorique et de l'archaïque, à la manière de Bartók.

Il rapportait de ses contacts à l'étranger et d'avec les écoles issues des révolutions de 1918-1919, son hostilité au régime réactionnaire de Horthy, il était marqué indélébillement par le progressisme, la gauche. Mais l'idée de mettre l'art au service de la politique, lui était foncièrement étranger. C'est dans des revues éphémères, des jeunes poètes et écrivains d'après-guerre qui cherchaient à dégager, après l'écroulement des tentatives révolutionnaires, une nouvelle raison d'être et de lutter, et qui les premiers, — voyant attirées sur lui l'attention de quelques connaisseurs, comme le délicieux poète de Szeged, son premier protecteur, Gyula Juhász — ont publié ses poèmes faisant preuve de plus en plus de maturité. Tant sur le plan de la versification que sur celui des concepts.

Erasme a parlé des «*Animae naturaliter christianae*», Attila tout en ayant une liaison personnelle avec Dieu le Père, mais s'affirmant volontiers athée, fut une *anima naturaliter rationalis*, dans la Hongrie où regnait dans les années vingt une incroyable confusion intellectuelle, faite de révolutionnarisme populiste, d'anti-modernisme, d'antisémitisme. La tentation populiste qui a laissé ses tra-

ces dans quelques vers et manifestes comme «Retour au village», ne l'a affecté que pour peu de temps. Il a tôt fait pour quitter le groupement intellectuel turbulent et hétérogène «Société Miklós Bartha» où futurs fascistes polémiqueaient avec les futurs trotskystes il adhérait à la minorité qui s'orientait vers le marxisme. Entre 1930 et 1934 nous voyons Attila militant prenant le militantisme aussi au sérieux que la poésie. C'est à cette époque et dans cet état d'âme que je l'ai connu. Il venait de démontrer — je pense à des poèmes comme *Munkások* (Ouvriers) et «Dönts a tőkét» (Abats la souche arbre) qui lui ont d'ailleurs attiré des déboires judiciaires — qu'il est possible d'écrire de merveilleux poèmes révolutionnaires sans tomber dans l'éditorialisme et la vulgarité. C'est à cette époque aussi que nous créions ensemble deux revues que la police n'avait pas laissé longtemps survivre: Szabadon (Liberté) et Valóság (Réalité). C'est là qu'Attila József s'élevait pour la première fois contre le racisme, que l'écrivain Dezső Szabó mettait à la sauce hongroise et qu'Attila définit, en bon marxiste (il en parlera de manière plus nuancés plus tard) — comme «un phénomène caractéristique de la superstructure idéologique du capitalisme monopoliste». Il dénonça en même temps la tendance de l'art dit «populaire» que d'aucuns voulaient reconstituer alors que le peuple n'en voulait plus.

Mais Attila croit encore à ce moment que, contre la bourgeoisie décadente, c'est le prolétariat qui va créer la culture de l'avenir. C'est l'art du prolétariat, dit-il, qui adaptera aux temps modernes la pure culture populaire. On ne s'étonne cependant pas, si l'on connaît l'esthétique primaire qui prévalait alors tant au sein du P.C. hongrois clandestin de l'intérieur, qu'au sein du groupe des exilés de Moscou, que la poésie d'Attila, libre et spontanée même dans son militantisme, ait été mal accueillie parmi les siens au point que certains le qualifiaient même de fasciste. Cette incompréhension a certainement contribué à l'éloignement d'Attila du sectarisme communiste. Mais les vraies raisons en ont été plus profondes, — politiques, idéologiques, éthiques plutôt que esthétiques. Attila a été profondément choqué par la politique du *Komintern* de 1932-1933 lorsqu'il accorda la priorité à la lutte contre le «socialfascisme» — c'est à dire la socialdémocratie — sur le combat contre le nazisme. Sa rupture d'avec le communisme, dont le souvenir gênera beaucoup l'équipe arrivée au pouvoir au lendemain de la seconde guerre mondiale, qui voulait le confisquer pour sa propagande, a donné lieu à une vaste littérature. Qu'Attila József, à l'instar de moi-même soit passé du P.C. à la socialdémocratie considérée comme un stade dépassé, dégénéré en trahison, depuis que Lénine ait pratiquement prouvé que la seule voie de prise de pouvoir par la classe ouvrière passe par la violence était apparu comme une preuve de notre immaturité et contamination par l'idéologie bourgeoise. La publication d'un fragment d'article inédit d'Attila qui de 1934 jusqu'à sa mort collaborait à la presse et aux activités culturelles du Parti socialdémocrate

hongrois dans *Élet és irodalom* de Budapest le 22 juillet 1988 a mis fin aux controverses. Attila József y expliquait clairement pourquoi il avait tourné le dos au communisme: premièrement, parce qu'il se refusait à demander à la classe ouvrière 30 à 40 années de sacrifice pour les lendemains qui chanteront, alors que la socialdémocratie emploie ses énergies économiques et politiques pour lui frayer le chemin immédiatement vers des avantages peut-être peu spectaculaires mais indispensables à la vie quotidienne. Aux élans héroïques des Plan quinquennaux qui 17 ans après la Révolution avaient maintenau le peuple soviétique dans la pénurie, à ses «souffrances héroïques, imposées par le parti Attila préférait les progrès pas à pas obtenus par les socialdémocrates scandinaves qui procuraient aux ouvriers dont ils avaient envie en premier lieu: de la viande, du café, de la bière, des vélos, du chauffage central etc.

Ce dont le poète, prolétaire par son niveau de vie, eut également besoin. Humanisme versus heroïsme terroriste: c'était désormais le credo d'Attila.

Je pense qu'on peut dégager quelques idées, p.e. de ses critiques littéraires, par exemple de celles qu'il avait consacrées à son poète préféré, Kosztolányi. Il y développe l'idée que le poème qui devient vrai quand il est imprimé, est en fait une création commune du poète et de son lecteur. «Quand nous parlons, du forme du poète, dit-il, nous ne parlons d'autre chose que de l'idée que le poète a eu de son futur lecteur, avant de prendre la plume en main». C'est par quoi il voulait dire que la poésie n'est pas un monologue. C'est une communication adressée à d'autres. A en juger d'après les poèmes de Kosztolányi, ajouta-t-il, en pensant certainement à lui-même, «nous sommes des êtres incroyablement lucides, précis et sérieux... Nous sommes si parfaits, si mystérieux, ... que nous attendons de lui qu'il soit aussi parfait et mystérieux que nous. Et si nous mourons merveilleusement, nous attendons merveilleusement qu'il meurt aussi. Mais peut-être ce n'est pas la mort qui est notre mystère, mais l'amour? Les deux seraient-ils les deux faces du même mystère?».

Une autre fois en analysant un essai critique de notre ami Paul Ignotus, il abolit, d'un coup de main la distinction artificielle entre le bon publicisme et le lyrisme. Pour moi, dit-il, Ignotus n'est pas un publiciste comme le semble croire lui-même, mais un lyrique idéaliste. Son idéal, est le rationalisme. (Et en effet Ignotus était un esprit «Aufklärer», un mélange de Don Quijote de Voltaire et de Settembrini de la Montagne Magique). «Il s'attache au rationalisme, écrivait Attila, avec tant de passion qu'il est impossible de ne pas y apercevoir la force vive d'un irrationalisme archaïque». Ainsi dépassant peut-être Freud vers Jung et son inconscient collectif, dépassant aussi les limitations artificielles du poétique, Attila a parfaitement défini l'aspect inconsciemment mystique et lyrique du rationalisme de notre ami.

Attila a toujours retenu du marxisme la priorité du devenir socio-économique sur le devenir de l'esprit. Il l'a expliqué dans un commentaire brillant sur l'Histoire de la Littérature hongroise du grand savant conservateur János Horváth qui fut aussi mon maître à l'Université de Budapest. En effet, Horváth a constaté, mais sans l'expliquer, qu'à un moment de la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, le postulat de l'individualité, c'est à dire de l'originalité personnelle, surgit dans la vie littéraire. Le phénomène resterait énigmatique, estimait Attila si l'on ne considérait pas l'écrivain, comme le représentant — sur le plan de l'esprit — de la libre entreprise capitaliste. «Tandis que le voyageur rêve, dit Attila, le train marche, tandis-que les paysages files et les roi règnent des changements profonds se produisent dans la production, qui demandent d'être reconnus par l'esprit. Il n'y a pas d'histoire de l'esprit sans changement du monde matériel. Sans les changements du monde matériel, nous ne comprenons pas les cultures». Sans doute quelques années plus tard, Attila aurait-il expliqué plutôt par les concepts d'interdépendance et de correspondance ce dans lequel il avait vu encore un peu rigidement, un déterminisme de cause à effet.

A partir de 1934, son marxisme, en partie sous l'influence des écrits de jeunesse de Marx, s'est progressivement ouvert sur d'autres horizons, ce que prouvent par exemple les phrases suivantes: «Les marxistes qui cherchent en tout et partout l'intérêt matériel et font de cet intérêt le critère dans l'examen du sens des activités humaines au stade actuel de la conscience, ne comprennent rien au marxisme». Au contact avec la psychanalyse sa pensée évolue vers une synthèse du marxisme et du freudisme, ce dont témoigne le bel essai inachevé que nous avons publié après sa mort dans *Szép Szó*.

«Après Freud, y écrivait-il notamment, nous savons que le lien entre la faim et la conscience, le désir sexuel et la conscience, peut se rompre et que la conscience ne prend souvent pas acte du rassasissement du corps et de la satisfaction sexuelle lorsque physiologiquement pourtant tout a l'air de se bien passée. Sur-tout il ne se rend pas compte si, comme on dit populairement, il n'y a pas sur lui la bénédiction du ciel».

Hélas, chez Attila, le lien entre l'instinct de vie et la conscience, entre l'inspiration créatrice et la conscience s'est rompu. La bénédiction du ciel qui reposait sur lui, hélas si peu de temps, l'a abandonné.

Je crois que ce qui l'a poussé vers la psychanalyse, c'était qu'il se rendait compte de la rupture qui existait et s'approfondissait au fond de son identité et à laquelle il attribuait l'infantilisme qui s'exprimait notamment dans la fréquence frappante dans ses poèmes, de la formule: comme un enfant qui... Il s'exprimait comme un enfant qui vit dans l'attente du retour de la mère et qui, est empêché par là même d'atteindre l'âge de l'adulte qui prend la responsabilité

---

de sa propre destinée. De là son combat passionné pour voir clair dans le monde et dans soi, pour chasser de son cœur le père et la mère, pour être intégralement lui-même, pour maîtriser son destin. Il a succombé dans ce combat dans lequel Emmanuel Kant a vu le sens profond et la mission de l'Aufklärung. ,

OSZK

Országos Széchényi Könyvtár